



## BERLIN ET L'EUROPE ROBERT SALAIS

Robert Salais est Professeur d'économie des institutions à l'École Normale Supérieure de Cachan. Il est un des fondateurs de l'école française de l'économie des conventions et travaille actuellement dans le domaine de l'économie et de l'histoire du travail, sur les institutions et les théories de la justice, ainsi que sur les rapports entre évaluation et politiques publiques. Ses recherches empiriques portent en ce moment sur le développement du projet politique européen dans le domaine de l'emploi et des questions sociales et sur ce que l'approche par les capacités (« the capability approach ») développée par Amartya Sen peut apporter en ce domaine. Parmi ses travaux, on peut mentionner : *Europe and the Politics of Capabilities* (2004) ; *L'invention du chômage* (1999) ; *Institutions et conventions* (1998) ; *Worlds of Production* (1997, avec Michael Storper). – Adresse: Erich-Weinert-Str. 15, 10439 Berlin.

Le Wissenschaftskolleg est à Berlin. En y séjournant, j'ai découvert l'importance de ce détail. Je fais partie de ceux pour qui Berlin vit par la grâce d'une confrontation, sans arrêt renouvelée, du passé et du présent. Au fil du temps, cette confrontation change d'objets et de perspectives, les interprétations évoluent, mais la tension demeure entre les moments de l'histoire de la ville et les inscriptions matérielles et symboliques qu'ils ont laissées. A Friedrichshain un matelot spartakiste de la Division de marines du peuple monte la garde, protégeant les victimes de deux révolutions manquées, 1848 et 1919. Depuis 50 ans, il veille. Quand on monte, après avoir longuement cherché dans le parc, le sentier qui conduit au Mémorial, tout d'un coup ce matelot surgit du fourré qui le cache. Histoire morte ou toujours vivante ? Comme le dit si bien Emmanuel Terray<sup>1</sup>, grâce auquel un visiteur français

<sup>1</sup> Emmanuel Terray. *Ombres berlinoises*. Paris : Editions Odile Jacob, 1996, p. 173.

peut encore découvrir le lieu, « l'on s'apprête à répondre au ‹ Qui vive ? › que devrait crier cette sentinelle embusquée ». Grâce à ces multiples surgissements de son passé, hors de toute idéologie actuelle ou ancienne, Berlin déborde et débordera toujours les efforts d'élites, par ailleurs bien intentionnées, qui voudraient en faire un produit standard et stérilisé du tourisme multinational (trois jours à Berlin, deux à Vienne, deux à Paris, ...). C'est, au sens fort, son charme. Dans les années 1970, Jean-Michel Palmier<sup>2</sup> vit dans le Berlin des années 20 et 30. Dans les années 1990, Emmanuel Terray recrée l'atmosphère glauque de la DDR, ses contradictions et sa chute. Le personnage du roman de Cees Nooteboom<sup>3</sup> tente de bâtir une vie nouvelle en errant dans le Berlin alternatif (notamment pendant l'hiver berlinois, si spécial comme nous l'avons découvert). A chaque coin de rue ou bâtiment, l'histoire, compactée, est là, prête à se laisser déplier par qui saura la voir.

Berlin crée le « décalage » nécessaire à la recherche. Le *Wissenschaftskolleg* exploite ce décalage. En mêlant des chercheurs qui viennent de lieux et d'horizons extrêmement divers, qui se posent des questions parfois étranges mais toujours pertinentes, le *Wissenschaftskolleg* (et Berlin) crée pour chacun un espace de liberté. Les questions posées peuvent trouver une réponse innovante ou être re-formulées, grâce aux échanges intellectuels. Car le défi de devoir expliquer et faire comprendre son projet à des chercheurs non familiers de votre approche fait découvrir des évidences qui n'en sont plus, des arrières-plans théoriques ou méthodologiques à expliciter. Des lectures et des préoccupations communes se révèlent aussi. Un angle de vue différent fait apparaître des faces auparavant invisibles, néanmoins essentielles, de son propre objet. Marie-Geneviève, mon épouse, venue faire de la céramique à plein temps, s'est confrontée au même défi, redoublé par la nécessité de se faire comprendre de l'environnement allemand et anglophone dans lequel elle devait s'insérer. Un atelier dans une arche d'un métro aérien, un quartier à dominance turque, la prévenance d'une amie potière allemande, des matériaux nouveaux (argile, émaux, engobes), c'est exactement ce qu'il fallait pour créer et s'ouvrir de nouveaux espaces à explorer.

Je suis venu au *Wissenschaftskolleg* dans la perspective de démontrer, en m'appuyant sur un programme de recherches européen en voie d'achèvement, la nécessité d'une autre approche de l'Europe sociale que celle, actuellement dominante, fondée sur la généralisation du paradigme du marché. J'ai rapidement découvert que pour convaincre, non seule-

---

<sup>2</sup> Jean-Michel Palmier. *Retour à Berlin*. Paris : Payot, 1989.

<sup>3</sup> Cees Nooteboom. *Le jour des morts*. Paris : Gallimard [Folio] : 2006.

ment de l'intérêt de cette approche, mais de ce qu'elle avait bien un futur possible et crédible, il fallait prendre de la distance et du recul.

Le besoin d'une distanciation vient de ce que ceux qui font des recherches sur le processus de création de l'Europe en sont en même temps, qu'ils le veuillent ou non, partie prenante. Ils sont pris dans des questionnements endogènes, issus des autorités européennes ou de débats internes. Il faut donc établir une perspective critique pour pouvoir voir ces questionnements et les analyser en tant que tels. Mais pour autant, il faut refuser le point de vue en surplomb du chercheur – celui qui, prétendant détenir la vérité, la dévoile aux yeux ébahis des acteurs. La critique, nécessaire, n'est pas la dénonciation, largement inutile. L'Europe étant par nature un devenir permanent, seul le détour par l'histoire apparaît apte à établir, à la fois, une distance pertinente et une critique audible. Je n'y avais pas pensé avant d'arriver au Wissenschaftskolleg, mais voilà tout d'un coup que l'histoire s'invitait au banquet, aux dîners du jeudi soir.

De fait, le projet politique européen, par son existence et sa dynamique, rouvre le dossier historique, mais il le fait d'une manière très particulière. L'enjeu scientifique n'est pas une nouvelle narration du passé des pays européens, supposée mieux adaptée aux finalités du projet. D'ailleurs, pour ses acteurs du moins, le projet européen est un projet sans histoire. Il est fascinant de constater à quel point la seule lecture recevable de l'histoire de l'Europe est celle du progrès, certes lent, inégal, parfois stagnant, mais du progrès quand même, au-delà de ce qui n'est considéré que comme vicissitude et aléa. Non, l'enjeu est celui des histoires nationales, précisément sous leur forme d'objets, de modèles cognitifs, de formes de coordination. Car ces histoires (dont l'Europe n'est certes pas absente) se sont sédimentées et incorporées dans des institutions, dans des conventions et attentes des peuples, dans des catégories de pensée et d'action, dans des constellations de traditions en sciences humaines et sociales, toutes largement spécifiques à chacun de nos pays. Aujourd'hui encore, les catégories propres à l'emploi, au chômage, au travail, à la protection sociale conservent une forte idiosyncrasie nationale. Leur invention au tournant du 19<sup>ème</sup> siècle et leur déploiement, non sans crises, au cours du 20<sup>ème</sup> siècle ont participé centralement à l'affirmation des identités nationales et à leur diversité, via des compromis politiques et sociaux spécifiques. Comment ces sédimentations sont-elles remuées par le projet politique de l'Europe, surtout dans un moment où il paraît de plus en plus se limiter à une insertion dans le processus de globalisation ? L'Europe peut-elle prendre racine ? Quel est le risque de rejet de la greffe ? L'europanisation, si elle existe, nie-t-elle les diversités nationales ou s'appuie-t-elle sur elles ?

Ce faisant, par une heureuse surprise dont la fécondité demeure à vérifier par la pratique, la continuité de mes recherches au fil des ans m'est apparue malgré la différence de leurs objets empiriques successifs. L'histoire de l'invention de la catégorie chômage, l'analyse des fondements conventionnels des institutions, l'examen des théories de la justice sous l'angle des capacités et de la liberté réelle, l'investissement du thème de la démocratie trouvent aujourd'hui leur place dans mon travail. Mon projet s'est ainsi trouvé non pas redéfini, mais mieux assis. Je le poursuivrai un an de plus et viserai à l'achever à Berlin grâce à l'hospitalité d'une institution de recherches amie du Wiko. Le travail comparatif peut s'éclairer d'une finalité nouvelle. Ainsi l'Allemagne s'est redéfinie dans l'après-guerre en participant activement au développement des institutions européennes. Mais le modèle d'économie sociale de marché qu'elle espérait promouvoir est aujourd'hui mis en cause chez elle, l'espoir d'un décollage économique et social rapide des Länder de l'Est ne se réalise pas. L'intérêt porté à l'histoire de l'Allemagne, du moins dans mon domaine de recherche – donc aussi à l'histoire de Berlin – prend un sens nouveau. Un compromis sera-t-il trouvé entre l'identité par l'excellence au travail, propre à l'Allemagne, et la négation du travail comme valeur que véhicule la dérive néo-libérale qui saisit aujourd'hui ce qui reste du projet politique initial de l'Europe ?